

TEXTE DE FRANCIS CHAPELET SUR SON VOYAGE AUX PHILIPPINES

Philippines, à l'occasion du festival Bamboo Organ (février 1993)

Il serait dommage, dans ces chroniques, d'oublier un épisode qui m'a beaucoup impressionné. D'accord ! On se trouve en Asie, mais bien des choses rappellent l'Espagne, comme en Amérique Latine et ces traces, plus d'un siècle après la conquête étatsunienne, n'ont pas encore disparu. Ces traces, et non des moindres, ce sont ces orgues, construits au début du XIXème siècle, qui rappellent ceux de Castille, tel celui du Couvent des Augustins à Manille, hérissé de trois rangs de chamades, dont les voix se sont tues depuis si longtemps...

Me voici donc dans l'avion qui me conduit d'un trait jusqu'à Manille, avec un arrêt-minute à Bangkok et à Hong-Kong. J'ai soigneusement étudié le parcours, ayant choisi une place à gauche de l'appareil pour admirer l'Europe de l'Est sans être ébloui par le soleil couchant.

La nuit survient très vite alors que l'on s'approche de la Mer Noire. Le jour réapparaîtra aux abords de Bangkok, première escale après 11 heures de vol. On demeure dans l'avion pendant qu'une équipe de nettoyeurs aspire et astique, en un tour de main.

L'arrivée à Hong-Kong est impressionnante comme le site lui-même, de la ville éclatée entre les montagnes avec ses gratte-ciels, son port encombré, ses grands travaux et cette piste en pleine ville où l'on atterrit en rasant les immeubles déglingués d'un pauvre quartier.

Re-nettoyage de l'avion avant de s'envoler vers le Sud. L'île de Luzon apparaît : de belles montagnes et plaines côtières imbriquées. La descente sur Manille commence et l'on aperçoit une ville tentaculaire surmontée d'une grosse chape de pollution, un océan de petites maisons avec quelques quartiers d'affaires marqués par les bouquets d'édifices élevés.

La mer se trouble, l'air aussi, la pollution atteint ses limites, on touche terre, il fait plus de 30°C.

Auparavant, quand on survolait le pays, on nous avait avertis qu'il est interdit de photographier par les hublots : l'espionite est une maladie fréquente dans certains pays. A l'aéroport, les voyageurs sont accueillis en musique : un groupe de jeunes musiciens en uniformes joue des musiques étranges avec des xylophones et des orgues à bouche faits de gros bambous. Quelques billets de banque gisent à terre.

Premier contact avec le pays en sortant de l'aéroport : chaleur moite, agitation, la foule des jeunes, désordre, circulation anarchique, avec les célèbres « jeepnys », anciennes jeeps rallongées et transformées en minibus, décorées à profusion avec chromes, couleurs, 15 phares, 10 antennes, auxquelles sont accrochées des fanfreluches qui volent au vent. Deux pesos par parcours.

Avant d'aller dormir après 18 heures de vol et un décalage de 8 heures, je tiens à entendre cet orgue en bambous, motif du voyage.

Il me faut parcourir 4 kms dans ce qui paraîtrait en France un immense bidonville avec des maisons en tôle mais aussi d'autres en dur et même assez jolies avec de petites boutiques qui offrent de tout.

Il y a, pour égayer ce désordre architectural, beaucoup d'arbres, de fleurs, de bougainvilliers. Les ruelles sont pleines de monde, de gosses, de vélos et de voitures sur les voies les plus larges, avec des embouteillages monstres. Finalement, j'arrive à l'église : lourde bâtisse baroque que longe une rue extrêmement bruyante : on est dans le quartier de « Las Piñas ».

Sur le parvis ombragé d'un grand arbre, une harmonie en uniforme attend : la grande porte est ouverte car il y a un enterrement. L'église est comble, les gens s'éventent comme à Séville. Et voici ce célèbre orgue, tout

en bambou, qui joue en douceur pendant que le cercueil en cuivre avec des décorations baroques en relief s'achemine vers la sortie. À ce moment, l'harmonie prend le relais de l'orgue.

Mais avant d'aller dormir (enfin !), je veux jouer l'instrument : le son est beau mais cet orgue est loin d'être juste et je sens que je vais avoir un peu de travail d'accord.

L'orgue en bambou, unique instrument de ce genre, fut construit au début du XIX^{ème} siècle par un religieux qui connaissait parfaitement la facture d'orgue. Après avoir coupé les bambous de toutes tailles, il prit la précaution de les enfouir dans le sable de la plage pendant quelques mois. Ainsi imbibés de sel, ils devenaient inattaquables aux vers. Seules les trompettes horizontales sont en métal, importées d'Espagne. La composition des registres, coupée en basse et dessus sur un seul clavier, est semblable à un orgue de paroisse de Castille. Avant tout chose, on m'emmène dans le centre de Manille chez un tailleur. Je signale que j'ai apporté une tenue de concert. On m'explique que les artistes jouent en chemise et que l'on va m'en fabriquer une sur mesure avec de jolies broderies. Cette tenue traditionnelle s'appelle un « varonn tagalog ».

Tous les taxis de Manille le savent : on annonce « to the Bamboo Organ » et ils vous mènent à Las Piñas en oubliant volontiers de brancher le compteur et il faut débattre du prix de la course comme à Naples.

L'organiste titulaire, ancien du collège de Las Piñas attendant à l'église, est très souriant et très sympa. Il n'avait pas été dérangé que l'orgue soit loin d'être juste. Chaque tuyau est garni à son extrémité d'une bague métallique amovible rendant l'accord facile et rapide, après quoi je travaille un peu mon programme jusqu'à la coupure journalière du courant électrique.

Je dois assurer deux concerts avec orchestre et chœur, avec en plus un récital en soliste et « d'autres bricoles ».

Contre l'église et dépendant de son curé, il y a le collège fondé voici un siècle avec plusieurs bâtiments assez élégants et les cours de récréation ombragées de beaux arbres.

On m'a attribué une chambre pour me reposer avec un balcon qui donne sur une cour de récréation et sur un bâtiment abritant des salles de classe. Toutes les fenêtres sont ouvertes pour que l'air circule au maximum, mais le bruit circule, lui aussi, au maximum : les voitures, les avions – car les pistes sont proches – et les innombrables coqs, compagnons indispensables de chaque maison, qui gueulent à perdre haleine.

C'est l'après-midi : du haut de ma chambre, j'observe ce qui se passe dans la cour. Bien que les classes ne soient pas mixtes, tout le monde se mélange dans la cour. L'uniforme est de règle, très stricte : il efface les classes sociales et oblige les élèves à une bonne tenue. La récréation se termine : chaque classe se range par deux en silence ou bien l'on peut parler à voix basse.

Pas de sifflet, pas de surveillant dans la cour, tout se passe calmement.

Ces jeunes, si propres, si souriants, sont-ils ceux qui manient le couteau, la nuit, pour intimider les passants attardés dans les rues sombres ?

Ce soir, le premier conseiller de l'ambassade de Belgique nous a conviés à une « Garden party », car cette année, beaucoup d'artistes viennent de Belgique. Traversées de la ville en taxis, une ville folle avec une circulation dingue. Jeepnys et taxis : chacun veut aller plus vite que l'autre pour rafler les clients.

Les autobus aussi car il y a plusieurs compagnies. Et cependant, on me dit qu'il y a très peu d'accidents. Mais voici une rue calme, bientôt barrée d'une guérite garnie de policiers : c'est l'une des entrées d'un quartier résidentiel, d'un « village » comme l'on dit ici. Il y en a plusieurs dans Manille, de standing plus ou moins luxueux, tous défendus par murs et barrières. Ces « villages » abritent les ambassades et autres administrations importantes. Il faut montrer patte blanche pour y pénétrer.

Le directeur de l'Alliance Française à Manille, qui est partie prenante dans le festival Bamboo Organ, qui connaît aussi mes curiosités volcaniques, a organisé pour moi avec le concours de Madame le Ministre des Télécoms, quelques visites insolites : aujourd'hui, nous allons au volcan Pinatubo qui, après des siècles de silence, a explosé le 15 juin 1991, en projetant dans les airs 7 km³ de matières, tuant des centaines de paysans, détruisant des milliers de maisons, lançant le long des vallées et des plaines des fleuves de boue et

faisant pleuvoir sur Manille plusieurs centimètres de cendre blanche.

D'abord, visite à Madame le Ministre qui a organisé spécialement pour moi cette excursion avec un hélicoptère de l'armée.

Nous partons avec deux directeurs des Télécoms et après des kilomètres de banlieues informes, on atteint enfin une campagne vert tendre avec rizières et grands arbres, telle une campagne anglaise.

Enfin, on atteint la base militaire où nous attend l'hélicoptère.

Décollage toutes portes ouvertes pour profiter au maximum du spectacle. Derrière moi, un mitrailleur avec son bel instrument, prêt à riposter à d'éventuels tirs de guérilleros communistes, toujours à l'affût dans les forêts...

Le Pinatubo apparaît, cerclé de montagnes aiguës et ravinées, blanches de cendres. On voit les fleuves de boue blanche qui ont ravagé villages et cultures et, au-delà d'une dernière barrière rocheuse, on découvre le cratère. C'est un grand moment d'émotion devant ce spectacle : cirque aux parois verticales plein de sources de fumées avec, au fond, un beau lac bleu-vert et, sur un côté, un dôme de lave qui pousse lentement, environné de fumeroles tranquilles, une tranquillité trompeuse.

L'hélico descend dans le cratère et en fait plusieurs fois le tour pour tenter de se poser, sans succès.

Enfin, on quitte ce trou grandiose pour redescendre de l'autre côté du volcan vers la ville d'Olonpago, ancienne base américaine et l'on se reconforte dans une excellente auberge aux frais des Télécoms.

Le lendemain, excursion au volcan Taal au sud de Manille. Connaissant ma passion volcanologique, les philippins ont vraiment mis le paquet pour me faciliter les visites aux volcans les plus proches de Manille. Averti de mon voyage, Haroun Tazieff m'avait mis en garde : « Attention ! Si tu vas au Taal, c'est très dangereux ! Regarde bien où tu mets les pieds et garde tes distances ».

A la première heure, on démarre : le directeur de l'Alliance, une fille philippine super jolie et moi.

Le chauffeur, attaché à l'Alliance, conduit comme on a l'habitude à Manille. Après 30 kms, on trouve enfin la vraie campagne et l'autoroute se transforme en une modeste piste à deux voies, bien dangereuse. Tout le monde fait ce qu'il veut.

On traverse des bois de cocotiers avec en dessous des bananiers et encore en dessous les ananas.

On voit des vaches qui errent tranquillement, des groupes de maisons, certaines assez jolies, d'autres en tôle, d'autres encore en paille et en bambous presque toujours sur pilotis.

Aux abords des maisons, il y a souvent un désordre indescriptible.

Dans un désert, cela paraîtrait misérable mais ici, tout ombragé d'arbres à fleurs avec en plus des pots des fleurs partout, on ne souffre pas de cette pauvreté architecturale et de ce désordre.

Les gens paraissent heureux, sûrement plus qu'à Manille.

On arrive au lac Taal, un très grand lac de caldeira de 30 km de diamètre. Les bords du lac sont occupés par des maisons, des arbres et des fleurs.

La route, complètement défoncée, suit les contours du lac. On aperçoit partout des annonces qu'ici, un bateau peut vous conduire au volcan. Ce volcan, l'un des plus petits du monde (moins de 300 mètres de haut), occupe le centre du lac sur quelques kilomètres carrés.

Et nous voici à bord d'un grand canot à balancier de bambou. Un guide nous accompagne et va tout nous montrer. On visite les cratères des dernières éruptions de 1969, les fissures qui apparaissent un peu partout, les fumeroles et enfin le cratère central qui contient un joli lac d'acides sur les bords duquel les bouches à feu et à gaz hurlent en continu comme des réacteurs. Il fait très chaud, vraiment très chaud et la balade en plein soleil à travers les roseaux denses (comme ceux de Stromboli) n'arrange rien.

Retour vers la plage où vivent quelques familles dans des paillotes sur pilotis.

On cultive une partie de l'île : la terre, desséchée à présent, semble fertile. Le riz est semé comme du blé. Il y a aussi des citrouilles, des arbres fruitiers, des vaches et des poules. Les gens pêchent à la ligne, les pieds dans l'eau, sans crainte du terrible serpent noir et blanc, image de paix bucolique entre deux éruptions.

J'aimerais bien revenir ici après les concerts ... On pique-nique sous un arbre, dans la cour d'une « ferme »

si l'on peut dire : bâtiment en dur avec toit en tôle qui n'est pas même posé sur les murs mais est légèrement surélevée pour laisser passer le vent. La cuisine est dans une paillote à l'extérieur. Plus loin, une autre paillote abrite deux vaches et la volaille.

Mine de rien, la jeune fille qui nous accompagne a informé la fermière de mes intentions et celle-ci indique qu'elle veut bien me recevoir à condition que j'apporte de la bière en quantité. Elle égrène déjà les menus : poulet, poisson du lac, riz, fruits ... Je vais réfléchir.

Retour. Le vent s'est levé et le lac moutonne. On arrive trempés mais l'eau était chaude...

La famille de notre guide tient sur la rive un petit resto. La patronne nous offre des fruits et propose de m'accompagner au volcan si j'y retourne pour s'assurer que je ne manquerai de rien.

Le soir, à Las Piñas, répétition du concert.

Le lendemain, nous allons à l'ancienne abbaye Saint Augustin dans ce qui fut le Manille historique.

On traverse les quartiers du front de mer, très étendus, pas très riches, avec des édifices tape-à-l'œil et l'on parvient au quartier ancien intra-muros, presque entièrement détruit par les américains en 1945. Le couvent des Augustins et son énorme église baroque ont échappé au désastre. A l'intérieur de l'église entièrement recouvert de peinture, on aperçoit sur la tribune un grand orgue flanqué de plusieurs rangs de chamades. Je constate que l'orgue est complet, en assez bon état et que c'est un véritable joyau de la facture espagnole dans ses anciennes colonies. L'orgue est muet et je prends des notes pour faire une étude assez complète en vue d'une éventuelle restauration.

On rentre à Las Piñas pour la première soirée de gala. A 20h, l'église est pleine de personnalités et de « very important people ». L'orchestre, le chœur des « boys », les solistes, moi avec ma belle chemise brodée toute neuve, on est prêt ! Les boys forment un chœur admirable, digne des meilleures formations européennes. On commence par chanter l'hymne national dans lequel apparaît le début de La Marseillaise. Après le concert - où il était prévu un espace d'orgue que j'ai comblé par une improvisation libre - il y a réception dans la cour du collège magnifiquement décoré avec les arbres et les buissons remplis de petites ampoules qui brillent comme des étoiles. Il y a un buffet somptueux !

Auparavant, à la fin du concert, chaque musicien a reçu un collier de fleurs de jasmin.

J'ai parlé un bon moment avec la présidente de la république, évoquant entre autres, le projet de restauration de l'orgue des Augustins (que j'inaugurerai en 1999).

Ce vendredi 19 février, on prépare le deuxième concert. A 18h, on ferme toutes les issues de l'église et l'on pulvérise de l'anti-moustique. Je travaille un peu mes partitions dans cette atmosphère irrespirable.

L'église est décorée de grands palmiers en pots contre chaque colonne avec les bannières jaunes du « Bamboo Organ Festival ». Les ventilos très silencieux, disposés en haut des colonnes, font onduler les palmes. L'église est archi-pleine et l'on rejoue le programme de la veille : Les cantates de Bach avec orgue obligé, un très long concerto de Haendel et d'autres pièces encore.

L'orchestre, les solistes et les chœurs sont en bas et moi, perché à l'orgue dans une position peu favorable à une bonne synchronisation.

Le lendemain est consacré à l'étude de l'orgue des Augustins.

Dimanche : l'église de Las Piñas est transformée en Saint Thomas de Leipzig au temps de Bach : l'orchestre, le chœur, les organistes, on est tous là pour balancer une super messe avec la cantate 29 et des extraits du Te Deum de Haendel. Ainsi, les paroissiens pauvres peuvent profiter du concert sans bourse délier.

Il y a un monde fou. Quand la musique joue, tout le monde se retourne pour voir les musiciens pendant que le célébrant s'assoie. L'assistance chante aussi des cantiques dont les musiques sont bien meilleures que chez nous mais surtout, cette foule chante bien et juste.

A la fin de la messe, le célébrant présente les artistes, chacun par son nom, que la foule applaudit. Il lui raconte aussi je ne sais quoi en langue tagalog qui fait rire tout le monde.

Il annonce que ce soir, les artistes donneront un concert de musique légère pour les paroissiens.

Dans ma chambre du collège, tout en travaillant, j'entends tout ce qui se passe à l'extérieur car tout est ouvert à cause de la chaleur intense.

Bien que ce soit dimanche après-midi, il y a plein de jeunes dans les classes. Ça travaille et ça chante. Ça chante même beaucoup, et toujours doucement et juste.

Ce soir, concert populaire : l'église est comble. Cette fois, on entend des airs d'opéra connus qui déchaînent l'enthousiasme.

Pendant les concerts et aussi les messes, les chats se promènent librement dans l'église et le chien du curé se balade à la tribune, passe la tête entre les barreaux et contemple la multitude.

Aujourd'hui, à part la messe de 9h dans l'église, on en célèbre trois autres, cette fois au gymnase, plus vaste. Mille personnes assistent à chaque messe. La dernière est celle des jeunes : je les observe, sortant de l'office, silencieux et souriants, souvent main dans la main. Le père-curé confie qu'ils préfèrent se rencontrer là, plutôt qu'en discothèque. Tous, garçons et filles, ont de beaux visages, très fins, sont très bien habillés, et lorsqu'ils chantent, c'est beau et juste. J'ai assisté à une classe de chant avec un groupe de jeunes qui chante soprano : d'abord, chant grégorien, *Veni Creator* et *Pange Lingua*. Les voix sont extraordinaires de pureté et de justesse : je n'avais jamais rien entendu de semblable.

Dehors, les bruits extérieurs troublent la sérénité de la classe dont les fenêtres sont ouvertes : cris des jeux dans la cour, les avions (l'aéroport est à côté), les klaxons, les coqs qui gueulent à perdre haleine.

Dans l'église, ce n'est pas mieux : la cireuse sur la tribune.

On lave le sol de la nef.

On remue des chaises.

L'appareil à pulvériser l'anti-moustique.

Le bordel dans la rue.

Le concert de ce soir a bien marché, malgré une coupure de courant qui détermine un entr'acte forcé. À la fin du concert, deux filles en robe du soir nous enfilent des colliers de fleurs odorantes.

Que de musique pendant ce festival intense durant 5 jours !

Maintenant, tout est fini, il me reste du temps pour quelques jours de vacances au Taal.

J'ai emporté une bonne caisse de bière pour mes hôtes. La traversée du lac principal se fait par grand vent. L'eau est bleu méditerranéenne avec des vagues d'environ 1 mètre : on arrive trempés une nouvelle fois. Sur la plage, la petite famille m'attend : Madame et Monsieur, environ 65 ans.

On m'a préparé une pièce dans la maison, meublée d'une étagère suspendue au plafond par des ficelles où reposent quelques sacs de riz.

Les habitants des cases voisines viennent voir le nouvel arrivant : mon nom, mon âge, suis-je marié ...

Après m'être installé, je vais faire une visite rapide jusqu'au bord du cratère à seulement 20 minutes de marche, au fond duquel sommeille le lac tout rond, environné de fumées, avec ses bouches hurlantes. Ma maison est la seule construite en dur, en parpaings non enduits, avec son toit surélevé pour laisser passer le vent. Il y a 3 pièces vides de meubles : la mienne, celle de mes hôtes dont j'ai aperçu le lit fait d'une structure de bambous, et la pièce d'entrée, équipée d'un banc et d'un amoncellement de sacs de riz : la production familiale.

Dehors, contre le mur, une table et à quelques mètres, une petite case en paille servant de cuisine. Entre 3 pierres, le foyer, le tout ombragé d'un grand arbre.

On est en permanence entourés par le coq, les poules, les poussins qui envahissent tout et chapardent tout ce qui traîne. Il y a aussi le chat et le chien. Quelques pots de fleurs égayent l'entrée de la maison.

On dîne à 18h30, à la tombée de la nuit (il n'y a pas d'électricité sur le Taal).

On s'installe comme on peut, assis sur les sacs de riz, le banc servant de table. Au menu, un plat de riz collant et un beau poisson grillé. On pioche avec les doigts dans le riz et le poisson. Le patron et moi disposons d'une assiette et d'une cuillère. Quel luxe !

A 20h, tout le monde baille et rote. Des voisins et quelques jeunes sont venus faire un brin de causerie. On écoute un peu la radio. Une seule télé à piles dans une autre case.

On a étendu dans la pièce qui me sert de chambre une natte sur le ciment avec un oreiller et une sorte de drap pour me couvrir.

A 20h30, dodo tout le monde.

A 5h30, les coqs, les chiens, les vaches, les poules qui entrent dans la maison, se chargent de réveiller les plus paresseux. A 6h, tout le monde est debout. Je tente de rester allongé mais les gosses qui arrivent ont raison de ma paresse : il faut se lever.

On se trempe dans le lac pour se laver et se raser. L'eau est tiède et agréable. Et le serpent noir et blanc qui tue qui il mord ?

Je pars pour le cratère. J'ai emporté de l'eau, des bananes, de la lecture et un cahier de notes que je remplis à 200 mètres des bouches à feu qui hurlent. Impossible de faire le tour de lac pour s'approcher des bouches. Il y a toujours une falaise quelque part pour couper le chemin. Et pas question de doubler les obstacles à la nage : l'eau est très chaude et contient des acides qui brûlent la peau. Je me suis quand même trempé une minute pour voir : ça brûle et ça pique comme de la soude caustique.

Pendant ces quelques jours de vacances, j'ai pu explorer tout seul le reste de cette île fascinante, les nouveaux cratères nés il y a quelques années, et les fissures à fumeroles qui apparaissent un peu partout. J'ai beaucoup marché et le soleil m'a copieusement brûlé. J'ai connu quelques habitants de cases voisines, tous très sympathiques, très pauvres aussi. On a fait un peu de linguistique et finalement, ces rencontres me font regretter de partir si vite...

La bateau arrive, la brise est forte, les vagues serrées et dures, on arrive trempés, comme toujours.

A l'entrée de Manille, on est prisonniers d'embouteillages monstres : la transition est dure.

Ce soir, dans la cour du collège de Las Piñas, l'orchestre symphonique de Manille donne un programme de musique d'opéra qui remporte un franc succès.

Il jouait vraiment très bien, cet orchestre de Manille, très fin, l'harmonie parfaite, les cordes très sensibles. Vraiment, sur le plan musical, ces philippins atteignent la perfection.

Le père-curé m'a raconté un peu sa vie : le dimanche, les messes se succèdent toutes les heures, la plupart au gymnase où l'on case plus de monde.

J'ai dormi au collège. A 6h, réveil au son des cloches. J'entends de mon lit la rumeur des chants : c'est très doux, très juste et très beau, comme toujours.

A 9h, messe à l'église et là, bien du monde reste à la porte.

Pendant l'office, chaque chanteur soliste, le trombone, la trompette, accompagnés à l'orgue, tous auront le temps de se faire entendre. Les cantiques chantés par l'assemblée sont de meilleure facture que les nôtres. Le chien du curé prend possession de la tribune et les chats traversent l'église en passant par les fenêtres basses.

L'assemblée est endimanchée, les hommes et les femmes manient l'éventail. Dans cette ville de Las Piñas, mi banlieue populaire, mi bidonville, tous ces gens bien attifés, ont l'air heureux d'être là.

Ce matin, dans la rue, dès 8h, on a droit à un défilé de majorettes avec orchestre d'harmonie.

Les jeunes arborent des banderoles dont l'une dit : « Si tu te drogues, tu ne feras pas de vieux os ».

Un dernier moment à l'orgue. Décidément, si l'instrument a du charme, l'acoustique, sèche et absorbante de l'église, comme si elle était recouverte de velours, ne l'avantage pas.

Départ vers 18h et 18h à rester assis dans cet avion où l'on ne cesse de manger ... et de boire !